

LA CORRIVEAU

Pointe-Lévy, 1763

UNE FEMME BIEN RÉELLE

Marie-Josephthe Corriveau naît en 1733 à Saint-Vallier, une paroisse de la Côte-du-Sud, en face de l'île d'Orléans. À 16 ans, elle épouse Charles Bouchard, un cultivateur avec qui elle a trois enfants. Quelques années plus tard, Bouchard meurt. Des rumeurs circulent dans la paroisse, mais aucune enquête n'est ouverte. En 1761, la veuve se remarie avec Louis Dodier, un autre habitant de Saint-Vallier. Le couple se dispute souvent et les voisins entendent les cris.

Au matin du 27 janvier 1763, on retrouve Louis Dodier mort dans sa grange, la tête couverte de blessures. On parle d'abord d'un coup de sabot de cheval, puis les soupçons se tournent vers le père de Marie-Josephthe, Joseph Corriveau, qui s'était déjà battu avec son gendre.

LE PROCÈS D'UNE COLONIE CONQUISE

Depuis la capitulation de Montréal en 1760, la colonie n'est plus française. En attendant le traité de Paris, signé en février 1763, elle vit sous le régime militaire britannique, qui durera jusqu'en 1764. La justice est donc rendue par l'armée. Le 29 mars 1763, un tribunal militaire britannique de douze officiers anglais, présidé par le lieutenant-colonel Roger Morris, se réunit chez les Ursulines de Québec.

Le père est d'abord condamné à être pendu. Avant l'exécution, il avoue à un prêtre qu'il n'a pas tué Dodier. Un second procès s'ouvre le 15 avril.

Marie-Josephthe avoue alors avoir tué son second mari pendant son sommeil. Elle est pendue à Québec le 18 avril 1763. Son corps est ensuite enfermé dans une cage de fer et suspendu à un carrefour de la Pointe-Lévy pendant plus d'un mois, à la vue de tous les passants.

DE L'HISTOIRE À LA LÉGENDE

Le peuple n'oublie pas la cage. De bouche à oreille, ses deux maris deviennent trois, cinq, puis sept, tous assassinés de façons plus horribles les unes que les autres. Pourtant, elle n'a été condamnée que pour la mort d'un seul mari. En 1863, Philippe Aubert de Gaspé raconte dans *Les Anciens Canadiens* qu'un voyageur aurait été agrippé la nuit par la Corriveau, qui le suppliait de la porter jusqu'à l'île d'Orléans, où dansaient les sorciers. En 2001, le groupe Mes Aïeux lui consacre encore une chanson.

LE VOYAGE DE LA CAGE

Vers le milieu du 19^e siècle, des travailleurs déterrent la cage par hasard dans le cimetière de Saint-Joseph-de-la-Pointe-Lévy. Elle disparaît peu après, puis réapparaît au Boston Museum. Vers 1899, elle passe à l'Essex Institute de Salem, au Massachusetts, où elle dort dans les réserves pendant plus d'un siècle. Retrouvée par la Société d'histoire régionale de Lévis, elle revient au Québec en 2013 et fait aujourd'hui partie de la collection du Musée de la civilisation, à Québec.

LA CHASSE-GALERIE

Un chantier de bûcherons, veille du jour de l'An

LE RÉCIT

L'hiver, des milliers d'hommes quittent leur village pour aller bûcher dans les chantiers, au fond des bois, pendant des mois. Dans le récit, nous sommes la veille du jour de l'An. La mélasse mijote pour la partie de tire, mais les bûcherons s'ennuient de leurs blondes, restées très loin au village. Un bûcheron nommé Baptiste propose une solution rapide : courir la chasse-galerie.

Les hommes montent dans le grand canot d'écorce qui sert à la drave et concluent un pacte avec le diable. Le canot s'élève au-dessus de la neige et file plus vite que le vent, à au moins 50 lieues à l'heure. Ils survolent forêts, rivières et villages endormis, et se posent enfin à Lavaltrie, un village de la rive nord du Saint-Laurent, où l'on danse chez un habitant. Au retour, Baptiste, qui a trop bu, gouverne mal le canot, frôle un clocher et lance des jurons. Le voyage tourne mal et les hommes se réveillent dans leur lit, sans trop savoir comment.

LES TROIS CONDITIONS DU PACTE

Pendant tout le voyage, personne ne doit prononcer le nom du bon Dieu. Personne ne doit toucher aux croix des clochers en survolant les villages. Enfin, il faut être de retour au chantier avant six heures du matin. Si une seule de ces conditions n'est pas respectée, les âmes de tous les passagers appartiennent au diable.

L'HOMME QUI L'A ÉCRITE

Honoré Beaugrand naît en 1848 à Lanoraie, un village voisin de Lavaltrie. À 17 ans, il quitte le pays et part se battre au Mexique dans l'armée de l'empereur Maximilien, puis vit en France et aux États-Unis, où il fonde L'Écho du Canada, un journal pour les Canadiens français de Fall River, au Massachusetts. De retour au pays, il fonde en 1879 le journal La Patrie, à Montréal. Il devient maire de Montréal de 1885 à 1887, et une station de métro porte aujourd'hui son nom.

Beaugrand publie La chasse-galerie dans La Patrie en 1891. Une version anglaise paraît à New York en 1892, illustrée par Henri Julien, puis le texte est repris dans un recueil en 1900. Beaugrand n'a pas inventé l'histoire : il a mis par écrit un récit que les gens de chantier se racontaient déjà. Le mot lui-même viendrait d'une vieille légende française, celle d'un seigneur condamné à chasser dans le ciel pour l'éternité.

LE DIABLE BEAU DANSEUR

Une maison de campagne, soir du Mardi gras

UNE NUIT DE FÊTE QUI FINIT MAL

Dans le calendrier catholique, le Mardi gras est la dernière soirée de réjouissances avant le carême, une période de quarante jours de privation et de prière qui mène à Pâques. À minuit commence le mercredi des Cendres : on doit alors cesser de danser, de boire et de festoyer. Danser après minuit, c'était défier l'Église.

Dans la version la plus connue, l'histoire se passe au 18^e siècle, chez un habitant nommé Latulipe. Sa fille, Rose, est une jolie brune qui aime trop la fête. Elle est fiancée à un jeune homme nommé Gabriel. Ce soir-là, une cinquantaine d'invités dansent dans la maison quand un traîneau tiré par un superbe cheval noir s'arrête devant la porte. Un étranger très beau, très brun et richement vêtu entre, retire son manteau de fourrure, mais garde ses gants. Il invite Rose à danser, encore et encore, et Gabriel, jaloux, boude dans un coin.

LES SIGNES QUI TRAHISSENT LE DIABLE

Selon les versions, l'étranger se trahit de différentes façons : ses gants cachent des griffes, son chapeau cache des cornes, son cheval noir fait fondre la neige sous ses sabots, ou sa main brûle celle de Rose. Dans plusieurs versions, le curé arrive juste à temps, chasse le diable avec de l'eau bénite et sauve la jeune fille. Rose entre ensuite au couvent et meurt quelques années

plus tard. Dans d'autres versions, le diable l'emporte avec lui.

DU CONTE AU PREMIER ROMAN

En 1837, la légende paraît dans *L'influence* d'un livre, de Philippe Aubert de Gaspé fils, imprimé à Québec. On considère ce livre comme le premier roman canadien-français. Le héros, Charles Amand, un habitant de Saint-Jean-Port-Joli, rêve de devenir alchimiste. Dans le roman, c'est un conteur de village qui raconte l'histoire de Rose Latulipe. Plusieurs historiens croient que le père de l'auteur, Philippe Aubert de Gaspé, en a écrit une bonne partie. C'est ce même père qui publiera *Les Anciens Canadiens* en 1863, à l'âge de 76 ans.

Le folkloriste Jean Du Berger a étudié cette légende. Lui et d'autres chercheurs en ont recensé plus de 200 versions, au Québec et en Acadie. Chaque village la racontait à sa façon.

LE LOUP-GAROU

Un rang de campagne, nuit d'automne

UNE PUNITION RELIGIEUSE

Dans les films, on devient loup-garou quand on se fait mordre par un loup-garou, et la transformation arrive les soirs de pleine lune. Dans la tradition canadienne-française, c'est tout autre chose. Le loup-garou est un chrétien puni pour avoir négligé ses devoirs religieux pendant sept ans. Faire ses Pâques, c'était se confesser et communier au moins une fois par année, au temps de Pâques, après les quarante jours du carême. Celui qui ne l'avait pas fait depuis sept ans risquait de « courir le loup-garou ». On se moquait aussi de ceux qui faisaient des « pâques de renard », c'est-à-dire leurs Pâques à la toute dernière minute.

La nuit, l'homme se change en bête et erre dans la campagne jusqu'au matin. Selon les récits, la bête n'est pas toujours un loup : on parle aussi d'un chien ou d'un chat. Le jour, il reprend sa forme humaine et personne ne se doute de rien. Ces histoires rappelaient aux gens les règles de la communauté et les risques de s'en éloigner.

COMMENT LE DÉLIVRER

Pour libérer quelqu'un qui court le loup-garou, nul besoin d'arme spéciale. Il suffit de le blesser légèrement, avec un couteau ou une fourche, pour faire couler une goutte de son sang. La bête redevient alors humaine, et c'est souvent un voisin bien connu, qui supplie qu'on garde le

secret. La fameuse balle d'argent, elle, vient de récits européens popularisés par le cinéma.

LE CONTE DE BEAUGRAND

Honoré Beaugrand, l'auteur de *La chasse-galerie*, a aussi écrit un conte intitulé *Le loup-garou*, publié dans le même recueil en 1900. Une version anglaise, *The Werwolves*, paraît en 1898 dans un magazine américain. Dans ce conte, un vieux conteur nommé Pierriche affirme qu'il faut avoir passé sept ans sans aller à confesse pour que le diable s'empare d'un homme. Il explique aussi que la peau d'un loup-garou est une peau de loup « revirée à l'envers, avec le poil en dedans ». Il prétend même avoir vu vingt-cinq loups-garous dans sa vie, et pas un seul!

LE CHEVAL NOIR

Trois-Pistoles, de 1882 à 1887

UNE ÉGLISE COLOSSALE

Trois-Pistoles, à une soixantaine de kilomètres de Rivière-du-Loup, a eu plusieurs églises. Celle qu'on voit aujourd'hui est la cinquième. Elle porte le nom de Notre-Dame-des-Neiges, qui rappelle une légende romaine où la neige serait tombée en plein mois d'août. Dessinée par l'architecte David Ouellet, elle est bâtie de 1882 à 1887 par les entrepreneurs Augustin Audet et Hubert Morin, puis consacrée en 1888. Elle contient mille places et des statues du sculpteur Louis Jobin. Selon une autre légende, la ville elle-même tiendrait son nom d'un gobelet d'argent d'une valeur de trois pistoles, perdu dans la rivière.

LE CHEVAL MYSTÉRIeux

Pendant la construction, les pierres sont lourdes et le travail avance lentement. Un jour, un cheval noir d'une force extraordinaire se présente au chantier. Personne ne sait d'où il vient ni à qui il appartient. On le confie aux ouvriers avec une seule consigne : ne jamais lui enlever sa bride. Le cheval charrie les pierres sans jamais se fatiguer.

Un jour, un ouvrier a pitié de la bête couverte de sueur. Il lui retire sa bride pour qu'elle puisse boire. Aussitôt, le cheval s'enfuit au galop et disparaît pour toujours. Plusieurs ont reconnu le diable sous ce cheval noir, forcé de travailler pour l'Église tant qu'il était bridé. Le cheval s'étant enfui avant le dernier voyage, il

manquerait encore aujourd'hui une pierre au sommet d'un des murs de l'église.

UNE LÉGENDE TOUJOURS VIVANTE

En 2006, une sculpture monumentale du cheval noir, cabré sur ses pattes arrière et jetant un dernier regard vers l'église, est installée tout près. En 1987, on a célébré le centenaire de la fin des travaux. Repères à retenir pour la veillée, sans ordre particulier : en 1891, La chasse-galerie paraît dans le journal La Patrie; en 1763, Marie-Josephte Corriveau est pendue à Québec; en 1882 commence la construction de l'église de Trois-Pistoles; en 1837, la légende de Rose Latulipe paraît dans L'influence d'un livre; en 1863 paraissent Les Anciens Canadiens; en 1900, le recueil de Beaugrand.

LES FEUX FOLLETS

Au bord d'un marais, nuit sans lune

DES LUEURS QUI ÉGARENT

Les feux follets sont de petites flammes bleuâtres ou jaunâtres qui flottent la nuit, sans rien brûler. On les voit surtout au-dessus des marais et des tourbières, et près des cimetières. Ils s'approchent, reculent, semblent inviter les voyageurs à les suivre. Dans les récits d'autrefois, ils égaraient les passants pour les entraîner dans les marécages, où certains se noyaient. On disait parfois que c'étaient des âmes en peine qui ne trouvaient pas le repos.

COMMENT S'EN PROTÉGER

Faire le signe de la croix suffisait parfois à chasser un feu follet. Mais le moyen le plus connu était de planter une aiguille dans un piquet ou dans le sol. Le feu follet est alors obligé de passer par le chas de l'aiguille. Pendant qu'il s'acharne à s'y faufiler, on a le temps de s'enfuir.

PARTOUT DANS LE MONDE

On trouve des feux follets dans de nombreux folklores. En Bretagne, ceux des marais des monts d'Arrée auraient donné naissance à la légende des « portes de l'enfer ». Au pays de Galles, ils annonçaient la mort d'un proche, et la taille de la flamme correspondait à l'âge de la personne. En Angleterre, on les décrit comme des esprits portant des lanternes. On les surnomme Will-o'-the-wisp, « Will au tortillon », ou Jack-o'-lantern, « Jack à la lanterne ». Ce

deuxième nom désigne aujourd'hui la citrouille sculptée de l'Halloween. Avant l'arrivée des citrouilles d'Amérique, en Irlande et en Écosse, on sculptait plutôt des navets.

ET LA SCIENCE ?

L'hypothèse la plus connue est chimique : en se décomposant, les plantes et les animaux morts des marais dégagent des gaz qui pourraient s'enflammer au contact de l'air. D'autres chercheurs ont proposé des phénomènes électriques, comme l'électricité statique, le feu de Saint-Elme ou la foudre en boule. Aucune explication ne fait l'unanimité, et le phénomène reste mal expliqué.